

**BYTOWN EN 1831**

Godfrey T. Vigne remontant l'Ottawa ne pouvait apercevoir de loin les somptueux édifices que tous les voyageurs saluent aujourd'hui avant que d'entrer dans la capitale.

Écoutez-le parler :—

« La jolie et modeste chute des Rideaux est ainsi nommée par les Français à cause de sa ressemblance avec un rideau blanc.

« Ayant passé les Rideaux nous aperçûmes brusquement, au détour d'une pointe, les écluses du célèbre canal Rideau, couchées entre deux hauteurs abruptes ; elles sont au nombre de huit et magnifiques sous tous les rapports. Leur longueur est de douze cent soixante pieds ; du niveau de la rivière au niveau supérieur du canal, il y a quatre-vingt-quatre pieds. Chaque écluse mesure cent trente-quatre pieds de long, trente-trois de large et dix-sept de profondeur. Sur un parcours de plusieurs milles au-delà de Bytown la rivière Rideau alimente le canal ; plus loin, au moyen de treize barrages, dont le principal a trois cents pieds de largeur sur soixante et cinq de profondeur, on utilise de petites rivières, qui fournissent leurs eaux à la partie du canal aboutissant à Kingston, distance de cent quarante milles de Bytown. Toutes les excavations du canal ne représentent que sept ou huit milles.

« Supposons que l'on envoie de Montréal des équipements militaires, etc., aux troupes stationnées dans le haut Canada, ou à la flotte du lac Ontario, il est entendu que le convoi passera par le chenal au nord de Montréal (on va le rendre navigable) remontera l'Ottawa, le canal de Grenville le canal Rideau et arrivera à Kingston par cette route fluviale qui non seulement est plus courte que celles de terre mais possède l'avantage d'être très éloignée de la frontière. Le canal Rideau est donc une œuvre militaire—mais cela ne l'empêchera pas de rendre de grands services au commerce et à la colonisation. Déjà, le fret, qui était de cinq louis par tonneau entre Québec et le haut Canada, est réduit de moitié.

« J'ai vu des émigrants écossais qui remontaient l'Ottawa, pour prendre pied à terre à Bytown et se diriger sur Perth, à cinquante milles plus loin.

« Les agents des terres de la Couronne permettent la coupe du bois, moyennant deux sous par pied payable au trésor public. Ces agents vendent des terres au prix fixe d'un louis l'acre ; on paye volontiers jusqu'à cinq piastres l'acre pour un lot avantageux.

« Bytown est divisé en haute et basse ville et renferme bon nombre d'excellentes maisons.

« Le promontoire le plus remarquable est élevé de cent soixante pieds au dessus de la rivière et coupé presque à pic. Un espace de cinq à six cents verges de circonférence a été défriché sur le sommet ; on y a érigé des casernes et un hôpital. Ce sera peut être un jour l'assiette d'une forteresse imprenable, que l'on pourrait construire avec soixante mille louis, une dépense qui ne devrait pas être épargnée, si l'on considère que les splendides ouvrages du canal, laissés comme ils le sont à présent sans protection, peuvent être détruits en une demi-heure.

« La forteresse ne se construira pas. Notre défense militaire repose dans les milices. On ne prend plus les villes. Les batailles ont lieu dans la plaine. L'armement des nations civilisées est la carabine et le canon de campagne. Une capitale se rend lorsque ses troupes ne peuvent plus ne défendre les approches. Les batteries du Sandy Hill, de la pointe Nepean et du Parlement pourraient tout au plus gêner un instant l'envahisseur.

« Quant au canal Rideau, si les chemins de fer lui ont enlevé de sa valeur militaire, il est encore très commode pour le commerce. L'enthousiasme de Vigne en présence de ces « magnifiques ouvrages » tombe bien bas aujourd'hui lorsque nos yeux rencontrent dans toute la confédé-

ration les merveilleux travaux de nos ingénieurs. Il y a cinquante ans, l'Europe et l'Amérique avaient fait peu de progrès sous ce rapport et c'est pourquoi les voyageurs parlent avec surprise de la magnificence, de la grandeur, de la valeur du canal Rideau.

Une belle gravure accompagne le récit de Vigne. On y voit distinctement les écluses, avec deux grandes maisons, à droite et à gauche, les mêmes qui existent encore. Le pont des Sapeurs forme au sommet des écluses un véritable monument lorsqu'on le regarde de la baie où se décharge le canal. Des hommes s'amuse à la pêche dans cette baie. En 1831, les scieries n'avaient pas encore empoisonné et encombré la rivière.

BENJAMIN SULTE.

**LE BEE**

J'ai souvent assisté à la campagne, à plusieurs bees et je n'ai jamais pris le temps de m'informer touchant la provenance de ce mot, car dans ces occasions, j'ai toujours travaillé avec une activité telle qu'il ne me restait aucun moment pour faire des réflexions et des recherches philologiques sur le mot *bee*.

Par exemple, pour longtemps, j'ai cru que le mot était véritablement français et qu'au lieu de *bee*, mot anglais, nous avions en français, bis, bi, by, enfin quelque vocable que la tradition avait fait vivre parmi nous et que les anglais, ayant trouvé le mot très sensé, comme tout ce qui vient du français du reste, se l'étaient approprié et de plus, pratiquaient la chose avec le même esprit de confraternité qui nous anime.

Mais quelqu'un qui connaît mieux que moi la province de Québec, me dit qu'il n'a jamais entendu prononcer le mot *bee* nulle part et que tout naturellement ce mot doit être anglais, tout ce qu'il y a de plus anglais. D'autres, aussi de la province de Québec, m'assurent de leur côté que le mot est connu et employé jusque dans le fin fond des paroisses canadiennes-françaises. Pour moi qui connais quelque peu les campagnes environnantes, dit-je suis persuadé que l'on *bee* partout, à preuve que je suis allé à pas moins d'une dizaine de *bee* à Clarence Creek, où l'on a essouché, *loggué*, fait de la terre neuve etc., etc. Après le travail—travail fièrement rude,—le bonhomme Charlette Beauchamp qui demeure dans le premier rang, a pris son violon et de cette soirée date mon éducation chorégraphique, qui, je l'avoue sincèrement est encore bien loin d'être passable.

On m'a donné comme une preuve du caractère français de ce mot, la phrase si connue et si alléchante : faire un *bee* de blé d'inde. Quand je parle de *bee* de blé d'inde, je prie mes aimables lectrices de ne pas croire que je veuille parler du légendaire blé d'inde rouge, blé d'inde chéri par les fillettes, blé d'inde exécuté par les vieilles filles. Je ne suis pas de ceux qui reprocheront aux pudibondes filles d'Ève, qui ont toujours vingt-cinq ans jusqu'à quarante, leur profonde aversion pour le sata-né blé d'inde, car dans ces occasions-là, les gamineries pratiquées sous leurs yeux sont loin d'être en harmonie avec le caractère viril et imposant de ces archaïsmes féminins : c'est tout à la fois trop et trop peu.

L'argument invoqué par mon ami, c'était que le mot latin *bis* s'était francisé et qu'alors il n'était pas étonnant que nos grands, grands-pères connussent le *bis* et peut être plus particulièrement les bis de blé d'inde.

Le mot latin *bis*, m'a-t-il dit, veut dire deux fois, répéter et encore.

Mais, répliquai-je, si la chose ne se fait qu'une seule fois elle n'en est pas moins un *bis*, de même qu'elle reste encore un *bis* si elle ne se répète jamais.

Enfin, après avoir débattu durant une heure pour savoir si le mot était latin, s'il était anglais, si nos grands pères et nos grand-mères l'avaient connu, si les anglais, peu prodigues, nous l'avaient prêté, nous nous sommes entendus pour chercher chacun de notre côté, et je livre ma dé-

couverte qui ne m'a pas coûté plus cher qu'elle n'est importante.

J'ai trouvé dans Philarète-Chasles, sur les *anglo-américains*, les détails suivants sur le mot *bee* et je les cite tels qu'ils sont. Parlant des nouveaux colons qui viennent dans l'Arkansas ou l'Illinois le célèbre publiciste français s'exprime comme suit : « Le père choisit l'endroit de la location. Voici du gazon, des chênes verts, une rivière prochaine ; mais comment faire ? les outils lui manquent et pour bâtir sa maison de bûche (*log-house*) d'une façon *confortable*, il faudrait du temps, plusieurs ouvriers, beaucoup d'argent, et il n'a que ses bras et ceux de sa femme, peut être ceux de Jonathan et de Samuel, ses deux fils en bas âge. Les vieux *settlers*, habitant des forêts voisines, qui ont déjà bâti leur *log-house* et qui connaissent le pays, accourent pour saluer les nouveaux débarqués, non pour les saluer seulement, pour les aider. Aucun appareil, nul apprêt, point de tumulte ou de phrases vaines. Le temps est précieux, on ne fait pas de longs discours ; on se contente de la chose du monde la plus simple : on imite les « abeilles » (*the bees*), on travaille en commun au profit du nouveau venu. Cette fraternité réelle et en action a bientôt porté ses fruits. » Plus loin, parlant d'un navire que la glace empêchait de pénétrer dans le port de Boston, le même auteur dit, d'après quelque écrivain du temps, je suppose, que les Bostoniens ayant eu connaissance de ce blocus incontrôlable, on organisa immédiatement le *gathering of the bee* (rassemblement de l'abeille) et cette opération énorme et dangereuse s'accomplit en deux jours.

Comme je l'ai dit plus haut, ces quelques lignes doivent être assez connues, et elles ne font guère connaître plus que ce que nous connaissons tous quant à l'acception du mot *bee*.

Ensuite le *bee* est-il une création américaine, où cette manière de travailler collectivement était-elle connue des anglais, sous cette même domination bien avant qu'ils se fussent établis en Amérique ? Car bien que Philarète Chasles nous édifie complètement sur le véritable sens de ce mot, sur le strict *meaning*, je serais porté à croire que cette coutume était connue bien avant que les pionniers de l'Illinois et de l'Arkansas la pratiquassent.

J'apprends en écrivant ces quelques lignes qu'une étude a été publiée soit dans les *Soirées Canadiennes* ou dans la *Revue Canadienne* sur l'origine de ce mot. Comme je ne l'ai jamais vue, j'ai cru devoir quand même écrire ces quelques remarques sur la nature probable, de ce mot, et peut être aussi fournirai-je un nouvel appoint à ceux qui se sont déjà occupés de cette question.

Somme toute, cette, pratique, avec ses dehors gais mais fraternels, est une des plus belles qui puissent s'introduire et se maintenir dans les habitudes d'un peuple, et pour ma part, je conseille ardemment que l'on fasse partout et souvent des *bees* de toutes sortes, sauf les *bees* de poisson, auquel, je suis condamné à la maison depuis quelque temps.

NAPOLÉON CHAMPAGNE.

NOËL 1887

PRESENTS POUR TOUS !

Les personnes qui désirent acheter de beaux cadeaux à l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An trouveront leur avantage en allant faire visite au Magasin de M. N. Marks et Cie, à leur assortiment varié et choisi de diamants, montres, set en jais pour dames, boîtes à ouvrage, boîtes à gants et à mouchoirs, boîtes à toilette, jupes, bagues épingles pour cravates, boutons pour poignets, articles élégants en plaques, ornements de fantaisie de toutes sortes, etc. On y trouvera des prix exceptionnellement bas. Les acheteurs feront bien de ne pas trop retarder afin d'avoir le meilleur choix et éviter la foule qui encombre le magasin l'après-midi.

N. MARKS & CIE  
Maison Parisienne de Bijouterie,  
65, rue Sparks,  
Ottawa, 16 déc. 1886.

**C. S. Shaw et Cie.,**

63 RUE SPARKS et

306, 308 rue WELLINGTON.

**2 EXHIBITIONS GRANDIOSES 2**

Porcelaine de Chine, Verreries, Lampes, Poterie d'Art.

PRESENTS

—DE—

NOËL

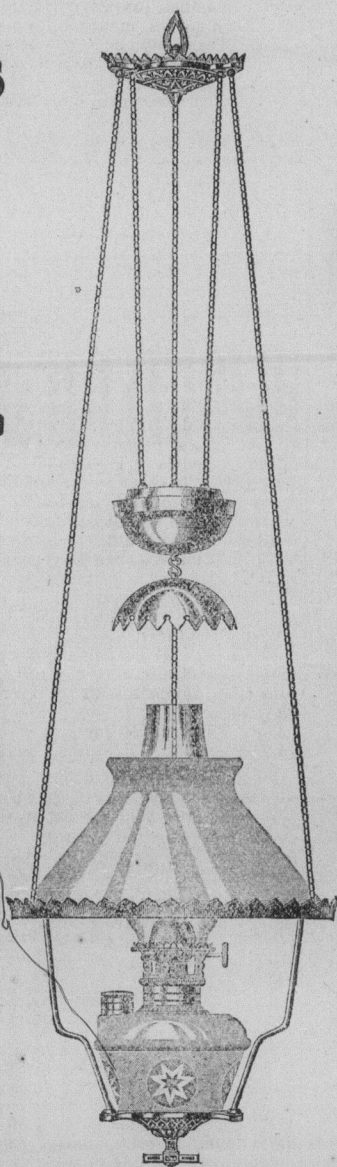
—ET DU—

JOUR DE L'AN.

Lampes de Salles,

STATUETTES,

Service à Dîner, à Déjeuner et à Souper.



ARTICLES

—DE—

FANTAISIE.

Vases, Ornaments de Table, et décorations

AUSSI

Une grande variété d'articles dont l'énumération serait trop longue.

Les plus beaux Patrons encore vus à Ottawa.

Le public est invité à venir visiter notre assortiment.

Les articles peuvent être choisis et gardés jusqu'à

NOËL et le JOUR de L'AN.

VOYEZ NOS VITRINES.

C. S. SHAW & CIE.,

Importateurs.

Deux Magasins : 63 rue Sparks et

306, 308 rue Wellington.